

Livres reçus : publications récentes

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **34 (1970)**

Heft 133-134

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

— Ont paru dans diverses collections :

Dans la *Bibliothèque française et romane* de Strasbourg, Paris, Klincksieck, série D : Initiation, textes et documents :

N° 3, Nico H. J. Van den BOOGAARD, *Rondeaux et refrains du XII^e au début du XIV^e s.*, Collationnement, introduction et notes, 342 pages, Paris, 1969.

N° 4, Peter WUNDERLI, *La plus ancienne traduction provençale (XII^e s.) des chapitres XIII à XVII de l'Évangile de saint Jean*, xxxiv + 53 pages, Paris, 1969.

Dans les *Publications romanes et françaises* (Genève, Droz) :

CIII, Walther von WARTBURG, Hans-ERIC KELLER, Robert GEULJANS, *Bibliographie des dictionnaires patois galloromans (1550-1967)*, 376 pages, 1969.

CV, Philippe MÉNARD, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age (1150-1250)*, 802 pages, 1969.

CIX, Françoise JOUKOVSKY, *Orphée et ses disciples, dans la poésie française et néo-latine du XVI^e siècle*, 171 pages, 1970.

On trouvera plus loin un compte rendu des deux premiers ouvrages.

Dans les *Études romanes de Lund*, publiées par Alf Lombard :

XIX, Greta BRODIN, *Termini dimostrativi toscani, Studio storico di morfologia sintassi e semantica*, Gleerup, Lund, 1970, 243 pages (tesi di laurea).

— Le Centre d'Études occitanes de la Faculté des Lettres de Montpellier vient de publier :

Jean-Marie PETIT et Jean TENA, *Romancero occitan*, 293 pages, Montpellier, 1969. A l'occasion d'une enquête linguistique, les auteurs ont recueilli cent deux romances populaires occitanes, qui constituent le début d'un véritable romancero occitan.

Père Cardenal, Troces causits, avec une introduction et des notes par Charles CAMPROUX, n° 2 de *Los pichons classics occitans*. 75 pages, Montpellier, 1970.

— Nous avons reçu deux thèses consacrées à la littérature médiévale :

Arié SERPER, *Rutebeuf poète satirique*. Bibliothèque française et romane ; série C, Études littéraires, XX. Paris, Klincksieck, 1969, 182 pages.

R. COLLIOT, *Adenet le Roi « Berte aus grans pies »*. Tomes 1 et 2, 342 et 393 pages. Paris, Picard, 1970.

— Sous le titre *Erlebnis, Sinnbild, Mythos, Wege der Sinndeutung romanischer Dichtung* (un vol. relié de 335 pages, Francke, Bern und München, 1968), notre collègue Friedrich SCHÜRCK a réuni vingt et un articles qu'il a publiés autrefois dans des revues ou des recueils jubilaires. Ces études de style vont de Marie de France au poète roumain Aron Cotruș, en passant par Dante, Camões, Vigny, Unamuno et d'autres grands noms des littératures romanes. C'est un beau cadeau qu'il nous fait pour son quatre-vingtième anniversaire.

— REVUES.

Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, tomes XXXVI à XLI (années 1962 à 1967). — Il est bon de signaler à l'attention des Romanistes :

les *Rapports annuels*, qui donnent d'intéressantes indications sur l'activité de la Commission ;

la continuation de l'étude remarquablement documentée de J. HERBILLON sur les *Toponymes hesbignons* (*G*, année 1962, p. 103-132 ; *Ha-*, année 1963, p. 25-55 ; *He-*, année 1964, p. 81-103 ; *Hi-* à *Hy-*, année 1965, p. 47-76 ; *I* à *K*, année 1966, p. 25-49 ; *L*, année 1967, p. 27-56) ;

les deux derniers articles de E. RENARD, sur des *Textes d'archives liégeoises*, année 1962, p. 133-199, année 1964, p. 105-165 (on notera dans cette dernière série des textes contenant des injures : elles sont rigoureusement identiques — *ribaude, putaine, double maquerelle...* — à celles du Lyonnais et du Forez, et sans doute d'autres régions de France ! p. 107 l'expression « cousin remowe », qui intrigue M. R., doit être comparée au fr. populaire lyonnais « cousin remué de germain », cf. *Littre de la Grand'Côte*, p. 277) ;

les bibliographies critiques annuelles d'E. LEGROS, avec la collaboration de J. HERBILLON : *La philologie wallonne en 1961*, année 1962, p. 193-299, *La philologie wallonne en 1962*, année 1963, p. 181-297, *La philologie wallonne en 1963*, année 1964, p. 167-186, *La philologie wallonne en 1964*, année 1966, p. 51-127 (les mêmes bibliographies paraissent aussi dans *Les dialectes belgo-romans*) ;

O. JODOGNE, *Maurice Wilmotte et ses travaux de dialectologie wallonne, d'après ses lettres à Gaston Paris*, année 1967, p. 57-80 (pour la petite histoire des relations de M. Wilmotte avec G. Paris et W. Cloetta) ;

E. LEGROS, *L'édition de Martin Lejeune par Jules Feller, L'établissement du texte*, année 1967, p. 81-128. (Le glossaire de Martin Lejeune « fourmille d'erreurs », et dans cette édition Feller a trop souvent imposé « son goût, ses préjugés et ses erreurs au détriment des auteurs qu'il croyait sans doute servir ».)

Boletín de Filología, tomo XX, 1969, Universidad de Chile, Publicaciones del Instituto de Filología de la Facultad de Filosofía y Educación, 372 pages. — On trouvera, p. 349-372 classés par matières, les titres des articles contenus dans les 20 premiers tomes de cette revue, ainsi qu'un bref résumé de chacun d'eux.

P. GARDETTE.

COMPTES RENDUS.

Jacqueline PICOCHÉ, *Un vocabulaire picard d'autrefois : le parler d'Ételfay (Somme)*. Un vol. in-8°, XL + 330 p. ; tome VI des Publications de la Société de Dialectologie picarde, Arras, Archives du Pas-de-Calais, 1969.

On publie beaucoup depuis quelque temps dans le domaine de la philologie picarde, et, pour ne citer que ceux-là, les volumes édités par les deux sociétés de Dialectologie picarde et de Linguistique picarde se succèdent à un rythme particulièrement rapide. Un des derniers parus est celui de M^{lle} Picoche, qui décrit et commente le parler d'Ételfay, petit village proche de Montdidier, au sud-est du département de la Somme. Traitant d'une région que les dialectologues avaient un peu négligée, il est arrivé juste à temps pour recueillir, avant leur disparition totale, les derniers vestiges d'un patois qui n'est plus connu que par quelques vieillards. Il offre en plus l'intérêt de nous présenter, illustré par 20 reproductions photographiques et une cinquantaine de croquis, un tableau de la vie rurale de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Originnaire de la région et familiarisée avec les problèmes dialectologiques par sa participation aux enquêtes de l'Atlas linguistique picard, M^{lle} P. connaît parfaitement son sujet. Aussi son travail, présenté comme thèse de doctorat de troisième cycle à la Faculté des Lettres de Lille, est-il très bien documenté, explicatif en même temps que descriptif, riche en enseignements de toute sorte, et d'une portée qui dépasse le petit canton qui a été exploré. Qu'il me suffise de renvoyer aux mots rares, ou même inconnus dans le reste de la Picardie, que le dialectologue peut découvrir dans cette étude : *amayur* « élan pour sauter », *a.utchi* « regarder indiscrètement », *banboch* « pantoufle », *a l barfondu* « en faillite », *bernet'* « sornette », *berm* « ensemble des ailes d'un moulin », etc. ; il y en a des dizaines de ce genre, faisant de ce livre un très précieux apport à l'inventaire du parler picard.

Est-ce à dire qu'il est sans défauts ? Non, bien sûr. C'est ainsi qu'on y trouvera un certain nombre de fautes qui sont essentiellement des accidents typographiques. Je les signale rapidement. D'abord une ponctuation quelque peu déficiente, surtout en ce qui concerne l'emploi des virgules, et cela ne va pas sans causer par endroits des difficultés d'interprétation, dont on verra plus loin quelques exemples. Puis des fautes d'impression. Les lecteurs corrigeront facilement la plupart d'entre elles ; mais je crois utile d'indiquer ici celles qui, portant sur des termes patois ou rendant obscures certaines phrases, risquent d'égarer ou d'intriguer : p. 52, A 113 *wartlotchi* est à lire *warlotchi* ; p. 74, l. 10, lire *sarbacane* au lieu de *sarbane* ; p. 111, B 14 *passer des formes* est à lire *passer par des formes* ; p. 131, B 66 : la ligne 16 du § est incompréhensible ; il y a une lacune et une interversion de mots. Lire : « influencées, la première par < ? >, la seconde par a. pic. 'chavate', fr. 'savate' » ; p. 139, B 85 *keûvour*, à lire *keûfour* ; p. 176 *bitandou*, à lire *bitinbou* ; p. 195, sous *crapè C*, lire **skrappon* au lieu de **skappon* ; p. 199, sous *défrétchir*, l. 6, lire *frektum'* au lieu de *fektum'* ; p. 243, les lignes 8 et 11 se répètent, et il doit manquer une ligne ; p. 255, sous *plusciné*, l. 4, rétablir cette forme à la place de *plusciné*.

Pour le fond, des erreurs aussi seront à relever et quelques explications peu claires. Comment en serait-il autrement dans une matière aussi riche et aussi complexe ? Mais en réalité un certain nombre des remarques que l'on va lire seront moins des critiques que des suggestions personnelles, par lesquelles j'essaie d'aider à la solution de problèmes embarrassants, comme il y en a toujours en linguistique.

Après une Introduction qui nous présente le village d'Ételfay et ses habitants, explique l'état de délabrement de son patois, expose la méthode d'enquête qui a été utilisée, et se termine par une abondante bibliographie, l'ouvrage se divise en trois grandes parties : 1^o inventaire lexicologique du parler étudié ; 2^o examen de la forme des mots, particulièrement dans leur phonétique et leur dérivation ; 3^o glossaire étymologique.

Dans la première partie, l'auteur a cherché à présenter, à travers le vocabulaire recueilli, « la vision du monde que pouvait avoir, au début de ce siècle, un paysan picard » ; de sorte que « c'est l'homme qui est le véritable centre de cet exposé » et a servi de fil conducteur pour le groupement des mots. « L'ordre suivi va de ce qu'il subit (l'homme dans la nature : ciel et temps, terre et espace, le corps humain, le mouvement et l'orientation) à ce qu'il fait (les métiers : agriculture, élevage, métiers du bois, etc. ; la vie domestique : le foyer, les soins du corps et le vêtement, la nourriture, le repos), pour finir par ce qu'il y a chez lui de plus individuel et de plus conscient (exercice de l'intelligence, vie affective, sociale et religieuse). » Nous trouvons là environ 2 000 mots, suivis de leurs équivalents français, et qui se retrouveront, classés par ordre alphabétique, dans l'index qui termine le volume, avec références aux différents endroits où ils sont cités. Et ce qui n'est pas un mince mérite, M^{lle} P. a réussi, d'une façon simple et sans utiliser un seul signe phonétique, à transcrire tous ces mots en rendant exactement leur prononciation (voir p. xiv et xv son système de transcription). Il y a là un exemple que beaucoup de picardisants feraient bien de suivre, car trop souvent, faute d'une graphie suffisamment adéquate, leurs publications sont inutilisables pour le linguiste.

Voici les remarques qu'il me semble à propos de faire sur cette première partie :

P. 3, A 3. *tchèr èd ieû* « choir d'eau ». Cette équivalence n'est pas satisfaisante. En effet, dans cette construction, *d* ou *ed* équivaut non pas à la simple prépos. *de*, mais à *de* + *le* article fém. picard, et le groupe consonantique *dly* que donne la prononciation *d(e) l(e) yeû* a été simplifié en *dy*, par élimination de l'articulation médiane. Le cas est le même p. 10, A 24 *puchi d ieû* = non pas « puiser d'eau », mais « puiser de l'eau » ; et encore p. 16, A 48 *avu d ieû* « avec de l'eau ». On peut en rapprocher le traitement des mots commençant par *l* + yod, où ce groupe s'est réduit à yod : liard > *yar*, lièvre > *yeuf*, lieue > *yu*, etc. ; si bien que « du pâté de lièvre », par ex., se dit *du paté d yeuf*, *dy* étant la réduction de *dly*.

P. 39, A 83 fin : « un *apied* : planchette placée devant le trou d'envol d'un pigeonier où les animaux [plutôt : les oiseaux] prennent pied ». Je crois qu'il y a là confusion complète, l'interprétation par « prendre pied » ayant amené la graphie *apied*, ou inversement. En réalité, le mot *apied* n'existe pas ; il s'agit de

l'apierv, dérivé du lat. *apiarium* « ruche ». L'entrée du pigeonnier, avec planchette d'appui et trous d'accès, a été comparée à l'entrée d'une ruche (*FEW*, I, 103^b).

P. 40, A 84, l. 1 : « *pléyi* : marquer un arbre pour la coupe ». Plus précisément : « lu faire une plaie (a. fr. *plaierv*), une entaille, pour indiquer qu'il doit être abattu ».

P. 46, l. 3. *motchieû* « galette de torchis ». Il faut se reporter à l'index, — ce à quoi on peut ne pas penser, — pour trouver une indication étymologique, le renvoi à *motte*; *motchieû* représente en effet l'a. pic. *motiau* (a. fr. *motel*, *moteau*) « petite motte de terre ». Il aurait été bon de le préciser.

P. 46, l. 13. La « chaux *de tournée* », opposée à la chaux grasse, est une amusante méprise. Il s'agit de la chaux *de Tournai*, dite aussi chaux hydraulique, fabriquée dans la ville belge de ce nom, et qui arrivait dans le nord de la France par wagons de chemin de fer. M^{lle} P. est trop jeune pour l'avoir connue, pas plus qu'elle n'a pu connaître le *porlan* [mot qui ne figure pas dans son livre], c.-à-d. le ciment qui, à une époque où l'on n'en fabriquait guère en France, arrivait par bateaux, à Boulogne, de la ville anglaise de Portland.

P. 55, A 103, l. 14 : *dé pénô* « sorte de chaussettes russes ». Qu'est-ce que ce mot ? Ici aussi il faut se reporter à l'index pour apprendre qu'il s'agit du mot *panneau*, dérivé du lat. *pannus* « morceau ou pan d'étoffe ».

P. 56, A 107. La description du sabot à patin n'est pas claire : « semelle de bois tenue sur le dessus du pied par une bande de cuir et monté (*sic* ; à lire *montée*) sur une sorte de cylindre métallique ». On ne voit pas bien ce que pouvait être ce cylindre, ni comment on pouvait marcher dessus.

P. 69, l. 11 : *i babil* est à traduire par « il babille », au sing., et non par « ils babillent », au plur. Ce pluriel serait *i babilt'*, avec *t* final articulé.

La deuxième partie, qui va de la p. 107 à la p. 154, présente dans un premier chapitre « les oppositions phonétiques qui existent entre le parler d'Ételfay et le français ». C'est là une façon de présenter les choses qui peut paraître surprenante, mais qui s'explique par le fait que l'évolution du picard a été sensiblement parallèle à celle du français et qu'une comparaison de terme à terme est presque toujours possible. L'auteur pouvait ainsi faire l'économie d'une histoire phonétique de son patois, en ne s'attachant qu'aux divergences qui séparent les deux langages. Un second chapitre dresse l'inventaire des préfixes et des suffixes utilisés dans le parler d'Ételfay.

Voici ce que j'ai noté au fil de ma lecture :

P. 107, l. 12 : « Une voyelle atone autre que *e* peut s'amuir ; ex. *frèn'* = farine, *kminchi* = commencer ». Cela semble laisser croire que c'est un *a* qui a disparu dans *frèn'* et un *o* dans *kminchi*. Or il n'en est rien, puisque l'a. pic. avait *ferine* et *quemenchier*. — De plus, à partir de : « Il est difficile de savoir quel était le timbre de la voyelle disparue dans les mots où *h* et *g* initiaux étaient en latin suivis d'un *a* atone », toute la fin du développement me paraît inutile. L'auteur pose là un problème qui en réalité n'existe pas. Ainsi *kvô* ne peut continuer qu'un ancien *keval* ; ce n'est pas parce qu'on trouve actuellement une forme à *cavalon*, probablement formée sur *cavalier* plutôt que remontant à *caballus*, que *kvô*

viendrait de **caval*. Justement l'*a*, quand il existait en a. pic., n'a pas disparu ; ainsi dans *cavieû* « cheveux » < a. pic. *caviaus*, en face de *kveû* < a. pic. *keveus*.

P. 108-109, B 4 : « *a* atone libre... peut se conserver en syllabe prétonique interne : *acaté* « acheter », *écayon* = a. fr. *escheillon* ». Paragraphe inexact : dans les deux exemples cités l'*a* était entravé, et non libre : *ad-captare* d'une part, **skalyone* d'autre part.

P. 109, B 5. « La diphtongue *ai* s'est réduite à *a* dans *aji* « êtres d'une maison » < a. fr. *aisiers* ». Sans doute *aisiers* peut donner *aji* dans le parler d'Ételfay ; mais pourquoi recourir à cette forme très rare, alors que le vieux franç. et le vieux pic. avaient la forme courante *agis*, venant du lat. **adjectos* (FEW, I, 33^b) ?

P. 110, B 11 : « *gn* ferme en *é* un *a* atone précédent : *égneû* = fr. *anneau* ». Mal présenté ; *égneû* ne s'explique qu'à partir de l'a. pic. *aniau*, avec *n* mouillé.

P. 113, B 22. « En finale absolue, *wè* = fr. *wa* se ferme en *wi* : *fwi* = fois... Même chose dans *fwin'* = faine ». Ce n'est pas clair, le français ne présentant dans ce mot ni *wè* ni *wa*, et le picard pas davantage. Il convient de préciser qu'en picard un *w* s'est normalement développé dans *faine* entre la labiale *f* et le son *è*, d'où *fwèn'*, qui s'est fermé en *fwin'*.

P. 114, B 24. Deux des exemples donnés sont à préciser : *crémijon* repose sur *carmeill(ère)* XIII^e s., *crameill(ère)*, et non sur *crémaill(ère)* ; *erniyi* sur *reneier*, et non sur *renoyer* ; *i* ne peut en effet venir que de *ei*, non de *ai* ni de *oi*.

P. 116, B 30, § 2 b. « *úou* provient de la diphtongaison de *o* bref tonique lat. suivi de *k* intervocalique devenu *w* au contact de voyelles vélaires, ex. *fu* < *föcu* = feu ». Cela demanderait des explications. En effet, jusqu'à ces dernières années, les auteurs de traités de phonétique française expliquaient que, dans un mot du type *föcu*, le *c* s'est purement et simplement effacé, sans doute à l'étape *g* (*föcu* étant passé à **fögu*), au lieu d'évoluer en yod, parce qu'un élément palatal ne pouvait se développer entre deux voyelles vélaires (Schwan-Behrens, trad. O. Bloch, § 145 ; Pope, §§ 227, 543 ; Bourciez, 9^e éd. 1958, § 126 H ; Gossen, § 25 ; etc.). Seul Fouché, dans sa *Phonét. histor.*, t. III (1961), p. 506, 629, 631, avance la thèse de la transformation en *w* du *c* latin. C'est cette théorie qu'adopte M^{lle} P., admettant par suite une évolution (qu'elle ne précise pas) *föcu* > *fögu* > *fúogo* > *fúoγo* > *fúowo* > *füow* > *füw* > *fæw* > *fæ*, pic. *fu*, alors que jusque-là on posait le développement *föcu* > *fögu* > *fou* > *fúou* > *füœu* > *fæ^w* > *fæ* et *fu*. — La suite est tout à fait obscure : « *fu* (*föcu*) = feu, et vraisemblablement *avul* (*abóculu*) = aveugle : ici, le *c* n'ayant pas été conservé artificiellement, comme en français a pu aboutir à *w* » (je respecte la ponctuation du texte). Ce § me semble bien mal venu. Sur quoi porte « ici » ? sur *avul* seulement, ou aussi sur *fu* et en même temps sur tous les mots qui présentaient en latin un *c* entre deux voyelles vélaires ? Et ne faut-il pas lire, en déplaçant la virgule : « ... conservé artificiellement comme en français, a pu... » ? Et qu'entend l'auteur par cette « conservation artificielle » du *c* ? Et encore comment une consonne « qui n'a pas été conservée » peut-elle aboutir à une autre consonne ou à une semi-consonne ? J'avoue ne pas comprendre.

P. 116 bas. Dans *femelle*, *recevoir*, il n'y a jamais eu de *eu* atone initial, mais

un *e* sourd ; de même dans *fumier* < a. fr., a. pic. *femier*. Dans *fumèl* cet *ɛ* initial s'est changé en *u* entre deux consonnes labiales ; dans *feumyi*, par contre, il s'est arrondi en *eu*. Pour *erchuwèr*, le *ɛ* s'est transformé en *u* sous l'influence des labiales qui suivent ; et peu importe que *er-* ait été senti comme préfixe. Rapprocher en effet *ramintuwèr* < a. fr. ramentevoir. — Pour *pluwèr*, il faut partir non de *pleuvoir*, mais de *plover*, et là il s'agit bien de l'action analogique des formes fortes comme *il plu* « il pleut ».

P. 118, B 33. Dans *puwèr*, *truwè*, *pruwè*, le *u* correspond bien à *ou* du fr. *pouvoir*, *trouver*, *prouver* ; mais il faut partir, pour expliquer ces trois infinitifs, des formes anciennes *pouvoir*, *trover*, *prover*, où c'est *o*, et non *ou*, qui est passé à *u*. De même pour *jivè* il faut partir de *joer*.

P. 118, B 34. *nèn'par* ne s'explique pas « par l'analogie de *kètpar* ». C'est l'aboutissement de l'a. pic. *ne une part* « pas une part ». — *gaziou* est-il une « forme dissimulée de *gosier* », lequel viendrait de **gausia* < gaul. **geusia* (p. 217) ? Je verrais plutôt dans ce mot le radical onomatopéique *gaz-*, que l'on retrouve dans *gazouiller*, et qui serait la forme normanno-picarde de *jaz-*, fr. *jaser*.

P. 119 haut, l. 3 : *rsan.nè* vient plutôt, me semble-t-il, de **re-similare* (dér. de *similis*) que de **re-simulare*. — Les interversions *ē/ā* et *ā/ē* sont surtout fréquentes dans l'est du domaine, en Vermandois et en Cambrésis, et cela depuis la fin du moyen âge. D'une part *ē* était senti comme tellement caractéristique du picard qu'il a pu se substituer à *ā* ; d'autre part un fait de prononciation est sans doute intervenu, qui expliquerait le passage de *ā* à *ē* par l'intermédiaire d'une diphthongue *éā* à deux sommets. L'évolution a été vraisemblablement la suivante : *ā* > *ɛā* > *éā* > *ēā* > *é*. On trouve, en tout cas, ces différentes étapes dans les patois actuels. — A propos de *tan* et de *tin* « temps », je citerai l'expression très curieuse de Mesnil-Martinsart : *'d tinz in tan* « de temps en temps », où le mot a successivement les deux prononciations. — Dans *mand(u)care* > **mandjyare* > *mengier*, le passage de *ā* à *ē* a été facilité par la présence de l'affriquée palatale *djy* qui suivait. — Quant au passage de *ē* à *ā*, il avait eu lieu dès le plus ancien picard dans les mots où *e* latin était entravé par *m* + consonne (surtout *ml*) ; d'où *tempus* > *tans*, *trem(u)lat* > *tranle*, *sim(i)lat* > *sanle*, *in simul* > *ensanle*, *exemplum* > *essanple*.

P. 119, B 36. « *manyi* = *meunier* ». L'a. pic. *mounier* devenu *mon.nier* a dû être influencé par *manne*. Cf. le nom du garçon meunier, qui était le *cache-mannées* « celui qui allait chercher les mannes de blé ».

P. 124, B 48. Sur *aji* voir la remarque du § B 5. L'explication à partir de *aisiers* est d'autant moins plausible que l'auteur déclare que l'évolution de *zy* en *j* qui aurait eu lieu dans ce mot « est tout à fait isolée à Étel Fay ».

P. 128, B 62. « *ty* et *dy* ont tendance à se palataliser ». Dire plutôt : à devenir les affriquées *tch*, *dj*.

P. 129, B 64. *criyon* « grillon » a dû être influencé par *cri*, *crier*, *cricri*. — Pour *cadou*, voir plus loin la remarque sur la p. 183.

P. 130, l. 1. Pour *govieû* et *kove*, dont le sens peut être inconnu de beaucoup de lecteurs, renvoyer à la p. 220.

P. 135, B 80. *diminch* = dimanche « ne possède pas un phonétisme entièrement

picard ; on attendrait *dimink* ». Cela n'est pas exact. *Diminch* < a. pic. *diemenche*, venant de **dia domin(i)ca*, est aussi régulier que *panch* < *pantica* « panse », *granch* < *granica* « grange », *manch* < *manica* « manche », *tiyach* < **tiliaticu* « résistant comme la tille », etc., tous mots en usage à Étefay. Si en face on a *pok* « poche », *bouk* « bouche », *mouk* « mouche », *plank* « planche », *fourk* « fourche », etc., c'est que, dans ces derniers mots, le *k* a toujours été précédé immédiatement d'une consonne (germ. **pokka*, lat. *bucca*, *musca*, *planca*, *furca*) et est resté dur, tandis que dans les précédents le *k* de la termin. *-ica*, n'étant venu derrière consonne qu'après effacement d'une voyelle atone, s'est palatalisé comme en français (Gossen, p. 78, § 41, 3^o a).

P. 141, B 93. *ô radou* est expliqué comme formé du préfixe intensif *ra* + l'adj. *doux*. Je ne crois pas que ce soit exact. Je vois là une formation *r-* intensif + a. fr. *ados* « appui, soutien », dér. de *ad* + *dorsum* ; proprement : « endroit où l'on s'appuie par le dos (pour s'abriter du vent ou de la pluie) ». Tel est bien, d'ailleurs, le sens qui a été donné p. 3, § A 3.

P. 148, B 129. L'explication de *poutinton* « pot servant à puiser dans la seille » part *pot* + *en* + *t* + *on* me semble très hasardée ; deux « éléments » vagues et deux *t* de liaison paraissent excessifs, d'autant plus que la liaison avec le *t* final de *pot* prononcé *pou* ne se comprend pas. Peut-être pourrait-on partir du diminutif a. fr. *potet* « petit pot », d'où l'on aurait tiré un nouveau diminutif **poteton* « pot tout petit » (conformément aux séries *broche* > *brochet* > *brocheton*, *croc* > *crochet* > *crocheton*, *œil* > *œillet* > *œilleton*, etc.), lequel **poteton* serait devenu *potenton* par nasalisation de la syllabe intérieure sous l'influence de la syllabe nasale finale, et sous l'influence aussi de cet autre mot, de forme tout à fait voisine, *potinton*, qui désigne « la partie horizontale du manche de la bêche », et qui dérive, lui, de l'a. fr. *potente* « bâton d'appui en forme de T ».

Nous arrivons ainsi à la troisième partie, constituée par un glossaire étymologique. Les articles en sont consacrés « aux mots qui n'ont pas d'équivalent phonétique en français et qui ne peuvent pas être rapprochés facilement de mots français ayant le même étymon, mais une structure différente ». 433 mots sont ainsi étudiés en détail, dont beaucoup étaient difficiles à interpréter, dont un certain nombre résistent encore à l'explication. Naturellement, et M^{lle} P. l'indique elle-même p. xiv, le *FEW* de von Wartburg a fourni la plus grande partie des références ; mais dans les cas douteux l'auteur a rapporté et discuté les hypothèses proposées par différents étymologistes, et souvent indiqué sa conclusion personnelle. Il y a là, de la p. 155 à la p. 278, une masse de documents rassemblés des sources les plus diverses (à preuve les quelque 300 titres de la bibliographie) ; et cette longue et minutieuse étude constitue un embryon de dictionnaire étymologique du picard, qui rendra de très grands services, car nous ne possédons pas en ce domaine un instrument de travail véritablement valable, le vieux *Glossaire étymologique du patois picard* de Jouancoux (1880) étant incomplet et trop peu sûr.

Voici encore un petit lot de remarques :

P. 158. *aji*. Voir ce qui a été dit plus haut sur les p. 109 et 124.

Revue de linguistique romane.

P. 160. *ansè* « haleter ». L'explication à partir de l'onomatopée *han!* ou du lat. **afannare* « se fatiguer », d'où *ahaner*, *ahan*, me paraît peu satisfaisante. D'où viendrait l's ? Or « haleter » se disait *hasler* en a. fr., venant du lat. **assulare* précédé d'un *h* expressif. *Assulare* de son côté est un dérivé de *assare* « brûler, rôtir » ; et l'on peut se demander si *assare* n'aurait pas pu donner (*h*)*anser* « haleter de chaleur », avec *h* expressif et *n* parasite qu'on trouve dans nombre de mots picards (*manchon* = maçon, *chimentière* = cimetière, etc.).

P. 161. *a par mè* « à part moi ». Cette interprétation est inexacte ; *par* ne vient pas de *partem*, mais de *per* ; cf. les expressions de l'a. fr. *par lui*, *par soi* « à lui seul, à soi seul, de lui-même » ; *par mon cors* « à moi seul ». Ainsi la *Folie Tristan de Berne*, alléguée par M^{lle} P. d'après R. Emrik, donne au v. 237 : *Par moi sui venuz* « je suis venu seul » (< lat. *per me*). On dit ailleurs *en par mi*. Le *a* et le *en* servent simplement à renforcer *per*, qui indique la manière.

P. 163. *s'arluzè*. Je rapporterais volontiers ce verbe, ainsi que les mots *lusette* « hochet, amulette », *luzot* « fainéant », *lusiner* « perdre son temps », etc., non pas à l'idée de lumière (*lux*, *lucere*, comme le fait le *FEW*, V, 479), mais à l'idée de jeu : lat. *lusus* et son dérivé *allusio*. *S'arluzer* c'est proprement « se jouer, s'amuser, passer son temps à des riens » ; une *arluzette* est une « amulette », une « chose frivole », une « futilité ». Le lat. *allusio* « action de jouer » (de *ad* + *lusus*), avec dissimilation du premier *l* en *r*, me semble rendre parfaitement compte de ces deux dernières formes.

P. 165. *a.utchi* « regarder indiscrètement ». Évidemment ce verbe ne s'explique ni par **huccare* « appeler » ni par **hukôn* « entasser ». Je propose d'y voir un dérivé du lat. *ostium* « porte ». Ce mot a donné (*h*)*uis* en a. fr. et a. pic. ; puis (*h*)*uis* s'est réduit à *h(us)* en picard lorsque la diphtongue *ui* était encore descendante, c.-à-d. avant le XIII^e s. (cf. *hus* dans *Aiol*, v. 5230). Puis encore l's final est passé à *ch* en Artois, Ternois, Flandre et Douaisis, d'où *huch* et son dérivé *huchié* « huissier » (*och* à Lille ; et rapprocher *pectus* > *pis* > *pich* ; germ. *huls* > *hos* > *uch* « houx »). En rouchi actuel la porte se dit *uch*, en particulier dans l'expression *al uch!* « prends la porte ; sors, va-t'en ! » et un diminutif en est *uchlé* (huchelet) « petite porte s'ouvrant dans une plus grande ; partie supérieure d'une porte coupée en deux dans le sens de la hauteur ». Peut-être est-ce de telles formes que proviendrait *uchi* > *utchi*, d'où *a.utchi* « jeter un coup d'œil par l'huis », et par suite « regarder indiscrètement ».

P. 166. *avnè* « mauvaise odeur ». Ce mot n'a rien à voir, me semble-t-il, avec *venenum*. Il est certainement le continuateur d'a. pic. *avesnée*, *avenée*, dérivé de *vesne* « vesse », *vesner*, *vener* « vesser », lequel verbe vient du lat. vulg. **vissinare*, dimin. de *vissire* (attesté dans les gloses), qui a donné *vessir*, remplacé par *vesser*. A *vesner*, *vener* se rattache également le mot *venette* « peur ».

P. 168. *baru*, *bareu* « sorte de brouette ». L'explication par le lat. **birotium* (*FEW*, I, 374) est tentante. Je fais cependant remarquer, à l'appui de l'étymon german. *bahre* « civière » que j'ai proposé autrefois, que l'angl. *barrow*, qui est évidemment le même mot, se disait *barrewe* en moyen angl., venant de l'anglo-sax. **bearwe*, dérivé de *beran* « porter » (d'où francique *bera*, all. *bahre* « civière »). Je signale aussi que, pour désigner une « brouette », l'angl. dit *wheel-barrow* et

que plusieurs parlers picards disent de même *baru* à *reues* (« à roues »), ce qui implique que le *baru* était primitivement un instrument sans roues servant à porter les fardeaux. La forme première aurait été *béru* (cf. le mot *bere* du moyen français), employée encore en divers lieux, et *baru* résulterait non de la contamination avec *barre*, mais de l'alternance *er/ar* qui a modifié quantité de mots en moyen français et en moyen picard.

P. 172. *berlu* « écervelé ». Étant donné que la forme la plus ancienne du mot est *bellue* « conte en l'air », et non pas **beslue*, l'étymologie par **bis-luca* ne me paraît pas satisfaisante. Je préférerais partir de la racine gauloise **bel-* « brillant », que le *FEW*, I, donne p. 322 sous **belos*, et qui a dû produire provenç. *beluga* « étincelle » (avec le même allongement en *u*), langued. *belé* « éclair, éclat de lumière », a. fr. *belluette* « étincelle » (devenu *bluette* au xvi^e s.), *belluer* « éblouir ». Il y aurait eu ensuite dans *bellue* passant à *berlu(e)* dissimilation du premier *l*, comme dans *allusio* vu plus haut.

P. 176. *d bitinbou* « d'un bout à l'autre ». Le premier élément *bit-* ne doit pas représenter l'a. nord. *bitti* « poutre » ; mais représente-t-il une forme dissimulée de *bout*, l'expression primitive ayant été *de bout en bout* ? On peut en douter, en particulier parce qu'en d'autres endroits de Picardie, en Vimeu par ex., on dit *d bistinbou*, avec *s* dans le premier élément, expression qui est tout à fait parallèle à *d bistincuin* (Ailly-sur-Noye, Mesnil-Martinsart, etc.) « de biais, de travers », et aussi à *d bistrac* « id. » (voir plus loin *débistrac*, p. 198). Nous devons donc être en présence d'une racine *bist-*, qui reste à déterminer.

P. 181. *bugni* « chercher à se souvenir ». Ce verbe vient peut-être de **bunia* « souche, tronc d'arbre ». Mais il peut aussi s'expliquer à partir du même étymon que *buziyi* et *businè* « réfléchir », verbes dérivés de *buse* (oiseau). En effet *FEW*, I, 655, cite sous *buteo* le verbe *busener* « rester inactif, musarder, s'occuper à des riens ». Or *busener* a pu devenir *buz'ner*, puis *bunner*, attesté en différents points de la Picardie, et aussi *bu(n)nier*, d'où *bugner*, *bugni*.

P. 182. *caban*, s. m. « cabane ». Il aurait été bon de rappeler que le mot s'applique aux « niches d'un pigeonier » (p. 39 bas).

P. 183. *cadou* « fauteuil ». Le point de départ ne peut être *gade* « chèvre », mot inconnu en Picardie. J'y verrais plutôt un composé de *ca-*, préfixe très fréquent en picard, mais sans valeur précise ici, et de *ados* « appui pour le dos ». Voir la note sur *ô radou*, p. 141.

P. 188. *carmèn* « charogne ». Je signale, pour compléter l'explication, que Du Cange donne le bas lat. *carmenum* au sens de « tarif du prix des viandes fixé par des officiers publics ». Il y a eu ensuite extension de ce sens à celui de « viande de mauvaise qualité ».

P. 198. *débistrak* « en mauvais état ». *FEW*, I, 343^b « ne parle pas de ce mot, mais rattache pic. *rabistoquer* « réparer grossièrement » à flam. *bestooken*, *besteecken* « parer, rendre beau ». C'est exact. Mais *de bistrac* est cité un peu plus loin, p. 377^a sous *bis* « deux fois », avec la traduction « de çà de là », ce qui n'explique pas grand-chose. M^{lle} P. propose d'expliquer *débistrak* par *dé-*, préfixe à valeur négative + radical *bist-* de *bestooken* + *r* consonne de liaison + suff. *-ak*. Cela me semble difficile à admettre, car le radical des mots qui sont dérivés de

bestooken, à savoir *abistoquer*, *rabistoquer*, *débistoquer*, etc., est *bistoc-* et non *bist-*. Voir d'ailleurs la remarque sur la p. 176.

P. 201. *djilèt'* « membre inférieur ». Je me demande si ce mot ne doit pas être mis en relation avec l'ancienne expression *faire gile*, expression « vulgaire » d'après Oudin, et qui signifiait « se sauver, prendre ses jambes à son cou » ; cf. Régnier, Sat. XI : « Le guet vient : la quenaille *fait gille* » (= la canaille se sauve) ; Ovide burlesque, 15 : « Dame Astrée... *Fait gile* au ciel et fuit la terre ». On disait aussi *giller* et *engiller* : Hauteroche (dans Le Roux, Dict. comique) : « Allons, vite, qu'on *gille* ! » ; Suite du Mariage de Jeannin, v. 468 : « et soubit' *il engille* » (Saint-Quentin, 1648). Ces expressions s'expliqueraient par le fait que saint Gilles s'enfuit de son pays et se cacha de peur d'être fait roi ; ou, selon d'autres, par le fait que le Gille de la foire s'enfuit quand on le menace. (Voir Littré, s. v. *gille* et *engiller*.) Le mot *gile* (*djil*), que l'on ne comprenait plus, serait devenu, par étymologie populaire, le synonyme de *quille* (*tchil*) « jambe » et de *guibole* (*djibol*), et aurait donné le diminutif *djilèt'*.

P. 207. *a l'égarouyèt'* « les jambes écartées ». Cette expression, qui vient du pic. *garet* « jarret », est à expliquer. Porter un enfant à *l'égarouyèt'*, c'est le porter à cheval sur les épaules, les jambes écartées, ou le porter sur son dos, les jambes de chaque côté des reins et les bras autour du cou du porteur. L'enfant repose ainsi par les jarrets sur les épaules ou sur les hanches de celui qui le porte. Certains parlent disent à *l'ékarouyèt'*, par influence sans doute de *écart*, *écarter*.

P. 209. *éral* « oreille ». Dans *éral* pour *oreille* il n'y a pas eu « substitution de suffixe », mais simplement ouverture de *é* devant *l* mouillé (écrit *ill*) qui ensuite a perdu son mouillement. Dès le XIII^e s. on trouve des formes comme *solail* pour *soleil*, *consail* pour *conseil*, *aparail* (d'où le plur. *appareaux*) pour *appareil*, etc. ; cf. la rime *s'aparaille* : *bataille* dans Mahomet, v. 1723, an 1258. Dans les textes en moyen picard provenant de Ham et de Saint-Quentin, on trouve de même *oiraille* pour *oreille*, *candaille* pour *candeile* (< *candēla*) ; et encore actuellement dans le Santerre et le Vermandois *boutal* correspond à *bouteille*, *cornal* à *corneille*, etc.

P. 210. *ertrèⁿ* (= *retrit) « flétri, ridé », déclaré « d'origine inconnue », ne serait-il pas une autre forme de *retrait* « replié sur soi, ratatiné », part. passé de *retraire* < *retrahere*, peut-être sous l'influence de *rétréci* ? L'infinitif pic. *retrire*, en face de *retraire*, serait analogique de l'a. fr. *contrire* « broyer, écraser » (dérivé du lat. *contritus*), en face de *contraire*, même sens (qui vient de *contrahere*), ou de la forme *confire* < *conficere*, en face d'a. fr. *confaire* « achever ».

P. 212. *ézi* ; d'où *tou-t-a l'ézi* « tout doucement ». Le mot est expliqué par l'a. pic. *aisié* « qui est à son aise », tout comme *aji* « êtres d'une maison » l'était par *aisiers*. Mais pourquoi le groupe *zy* de *aisié* n'a-t-il pas abouti à *j* ? Et pourquoi la diphtongue initiale *ai* ne s'est-elle pas réduite à *a* ? On attendrait ici aussi *aji*. D'autre part, si l'on voit bien ce que veut dire à *l'aise*, que peut signifier à *l'aisié* ? En fait, l'auteur a mal analysé cette expression, qu'il faut couper *tou-t-a lézi*, et qui correspond à *tou-t-a lwézi* « tout à loisir », la forme *lézi* présentant l'amuïssement régulier du *r* final et la réduction à *é* de la diphtongue *wé*.

P. 217. *galoubyi* « gamin ». Ce mot continue vraisemblablement l'a. fr. *galobier*

« débauché, mauvais sujet, vaurien », lequel peut être formé des deux verbes *galer* « s'amuser » et *lober* « tromper », mais tout aussi bien du préfixe *ga-* (a. francique *wala* « idée d'excellence, de force ») + *lober*. Quant au sens, il était facile de passer de « mauvais sujet, vaurien » à « jeune polisson » et « gamin ».

P. 217. *garipén'* « terrain inculte ». A la suite de *FEW*, II, 408, M^{lle} P. rattache ce mot au pré-lat. **carra* « pierre », ce en quoi elle a tout à fait raison. Mais elle ajoute, toujours d'après Wartburg, « *carra*, qui est l'étymon de *garrigue* », et cela est fort douteux. J. Hubschmid a en effet montré dans ses *Sardische Studien*, p. 93-97, qu'il fallait soigneusement distinguer la base **karr-* « chêne » de la base **karr-* « pierre », et que par conséquent ni le mot *garrigue* « lande couverte de taillis peu épais de chênes » ni le nom du chêne *garric* ne peuvent se rattacher à **carra* « pierre ». Et la preuve en est, dit-il, qu'en Gaule les dérivés de pré-i.-e. **carra* « pierre » apparaissent toujours avec un *k-* (*c* ou *ch* prov., *ch* franç.) et jamais avec *g-* dans le domaine de *garrica*. — J'ajoute d'autre part que l'élargissement *-ipp-* du radical *carra* est lui aussi pré-i.-e., ainsi que la désinence *-ēna*.

P. 217. *gaziou* « gosier ». Voir la remarque sur le § B 34 de la p. 118.

P. 228. *jinglè* « ruer ». Ce verbe doit représenter une forme *gingueler* dérivée de *ginguer* « sursauter », forme nasalisée de *giguer* « gambader, folâtrer », venant de *gigue* « jambe », avec influence de *jongler*.

P. 230. *lalat'* « caresse ». Je ne vois pas comment on peut arriver à cette forme avec *t* final articulé en partant de l'adv. *là*. Une « caresse » se disant une *flate* en picard (subst. verbal de *flatter* « caresser avec la main »), je propose le redoublement *flaflate*, écrasé en *lalat'*.

P. 231. *lari*. La forme la plus anciennement attestée (Chanson de Roland) et qui est restée la plus courante dans la vieille langue est *lariz*, avec *z* final = *ts*. C'est une indication en faveur de l'étymon lat. **latericius*.

P. 233. *luzinè* « musarder ». Je rapprocherais ce verbe de *arluzè*, vu plus haut, et le rattacherais comme lui à *lusus* « jeu », plutôt qu'à *lux* « lumière ». *Lusiner* c'est en effet « perdre son temps à des riens, à des amusettes ».

P. 241. *mon* « chez ». Indiquer que l'évolution est la même pour *mon*, écrasement de *maison*, que pour *chez* signifiant « à la maison de » < a. fr. *chiese* < lat. *casa*.

P. 246. *muzèl'* « musaraigne ». Ce mot continue l'a. fr. *muset*, fém. *musette*, et il est à rattacher non pas au lat. *mus* « rat, souris », mais au lat. vulg. *musum* « museau ». La *musette* est la souris « au mince museau », appelée en divers endroits d'une façon plus complète *sévi* (« souris ») *muzèl'*. Or on sait que le museau de ce petit rongeur est particulièrement long et effilé.

P. 248. *nunus'* « bagatelle ». Mot venant de *nullus*, d'après *FEW*, VII, 232. J'en doute. J'ai proposé jadis d'y voir un redoublement de la syllabe médiane de *minutieux*, dérivé du lat. *minuta* « chose menue », et mot bien connu en picard, dont on a même tiré la forme *minusri* (Vimeu) « minutie, figuolage ». Un *nunu* est un « individu qui s'occupe à des riens » ; *numuter* c'est « passer son temps à des choses insignifiantes » ; des *numuterries* ce sont « des riens, des bagatelles, des babioles ». L's final d'Ételf. *nunus'* pourrait s'expliquer par l'analogie de l's final fortement articulé des formes redoublées *titis'*, *tatas'*, *gugus'*, *pipis'*.

P. 250. *ouch*, cri pour appeler les porcs, déclaré « d'origine obscure », est simplement une onomatopée imitant le grognement de ces animaux.

P. 261. *répiyé* « festin » = répilllet. Mot dont l'explication est encore à trouver. On peut le rapprocher de *répillage*, utilisé dans le Nord-Amiénois et qui signifie « repas plantureux, en particulier repas donné par le cultivateur à ses moissonneurs quand la dernière gerbe est rentrée » (ce qu'à Ételfay on appelle la *tar'*, p. 57, A 108). Ce dernier sens, très précis, permet, semble-t-il, de le rattacher au mot *épi* : ce serait le « repas fêtant la rentrée du dernier épi ».

P. 262. *réyu*, dans l'expression *cardon réyu*. « Si ce mot venait de *raie*, il aurait la forme **rwéyu* », note M^{lle} P., qui n'en connaît pas le sens et ne sait comment l'expliquer. Peut-être pourrait-on le rattacher à l'a. fr. *veille* < *regūla* « baguette, tringle, barreau », et au verbe *reillier*, dont le part. passé a le sens de « rayé, ridé » (Godefroy). *Reillu* (*réyu*), formé sur le modèle de *feuillu*, *branchu*, *moussu*, etc., signifierait alors : « (chardon) dont les tiges et les feuilles présentent des raies, des côtes, des nervures en relief ».

P. 263. *ringan* « rancunier ». M^{lle} P. écrit que l'étymon lat. *rumigare* « serait phonétiquement possible ». Je ne le crois pas ; *rumigare* a donné *rungier* en a. fr., remplacé par *ronger*, mais ne peut donner **renguer*, avec *g* dur, verbe d'ailleurs inconnu, d'où viendrait *ringan*. L'étymologie reste à trouver.

P. 267. *rvèrⁿ* a été examiné plus haut sous *ertrèⁿ*.

P. 272. *tchèr* « tomber ». « Les formes attestées en a. pic., à savoir *caoir*, *keoir*, *keïr*, *cheïr*, ne permettent pas d'y voir un représentant direct de *cadère* (sic) accentué à la manière du latin classique. Il doit s'agir plutôt d'une simplification du groupe *tchw-* ». Cela me paraît bien vague. Où pouvait-on rencontrer le groupe *tchw-* ? Et d'autre part, si la forme *querre*, prononcée *tchèr* actuellement, est trop récente pour venir directement du lat. class. *cadère*, il est à présumer qu'elle provient de la forme *keïr*, qui a dû passer à *keyr*, avec déplacement d'accent (Bonnard et Salmon, *Gramm. de l'a. fr.*, p. 43, citent *queyr* parmi les formes de l'infinitif de *cheoir*) ; puis *queyr* s'est simplifié en *querre* ; tout cela par une évolution parallèle à celle de *regina* > *rçînç* > *reynç* > *rçn* « reine ».

P. 274. *titis'* « minutieux ». L'origine du mot n'est pas indiquée. Je pense qu'il s'agit de la répétition de la dernière syllabe de *Batis'* « Baptiste », ce nom étant parfois l'équivalent de « niais, sot ». *Tatas'* en est une variante.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire, car l'ouvrage est dense et chacun de ses paragraphes donne matière à réflexion. Bourré de faits, posant nettement les problèmes et s'efforçant de les résoudre, il présente d'un bout à l'autre un intérêt soutenu. Il a le grand mérite, à partir d'une enquête locale, d'en élargir la portée et d'examiner des questions qui intéressent l'ensemble du domaine. Bref, c'est une des plus riches monographies que nous possédions d'un parler picard.

L.-F. FLUTRE.

Walther von WARTBURG, Hans-ERIC KELLER, Robert GEULJANS, *Bibliographie des dictionnaires patois galloromans (1550-1967)*. Nouvelle édition entière

rement revue et mise à jour. (Publications romanes et françaises, CIII.) Genève, Droz, 1969, 376 pages.

Une bibliographie bien faite est une aubaine pour le chercheur : elle lui évite de longs tâtonnements, elle lui suggère des pistes nouvelles. Mais, pour en rédiger une il faut beaucoup de patience et cette forme de désintéressement qui fait accepter d'écrire une œuvre nécessairement incomplète et dépassée le jour même où elle paraît. M. von Wartburg nous avait rendu un grand service en publiant en 1935 sa *Bibliographie des dictionnaires patois*, qui était celle des documents réunis pour le *FEW*. En 1955 M. Keller avait donné un supplément, groupant les ouvrages plus récents, et d'autres, plus anciens, qui avaient échappé à la première collection. La nouvelle édition qui vient de paraître reste foncièrement fidèle à la première : même présentation, même groupement des documents, même habitude de donner une opinion sur l'ouvrage présenté ; elle demeure l'œuvre de M. von Wartburg. Cependant elle a le droit de se dire « entièrement revue et mise à jour ». Il est certes difficile d'apprécier le nombre des ouvrages nouveaux, la numérotation n'étant pas la même, mais on constate que la 1^{re} édition avait 146 pages, et celle-ci en a 376.

Parmi les innovations j'ai remarqué : la collection d'ouvrages d'onomasiologie, qui occupe les nos 1.8 à 1.87 ; le développement donné aux explications et aux jugements portés sur les ouvrages les plus importants, surtout lorsqu'ils sont demeurés manuscrits ; le changement d'attribution d'une région à un domaine linguistique (cas du Roannais dont je parlerai plus loin) ; l'abandon de l'ancienne numérotation pour une plus moderne. Il y en a d'autres, auxquelles j'ai porté moins d'attention.

Cet ouvrage, dans sa nouvelle édition, sera très utile aux chercheurs, comme l'a été la première. Les auteurs me permettront cependant, suivant la règle du jeu, de présenter ici quelques remarques.

2.2.15.32 à 35. Les ouvrages de Louis Mercier, de S. Vurpas, de J. Meunier, de l'abbé Comby, intéressent les patois de quatre localités du Roannais (Coutouvre, Saint-Denis-de-Cabanne, Charlieu, Belleroche), toutes les quatre de type nettement francoprovençal, même si leur patois a perdu les voyelles finales, comme il arrive dans le nord de ce domaine. Comment se fait-il qu'elles se trouvent placées en Bourbonnais, dans le chapitre des patois français ? L'erreur se trouve déjà à la page 33, dans l'Introduction : « La province du Lyonnais est la plus occidentale du domaine francoprovençal. Cette région comprend le département du Rhône et une bonne partie de celui de la Loire : le nord de ce dernier (le Roannais) est français... » Certes, le centre de la plaine de Roanne est aujourd'hui francisé, parce qu'on n'y parle plus patois, mais les montagnes qui l'entourent, à l'est et à l'ouest, ont conservé leur patois francoprovençal.

2.3.7.1.2. Il s'agit ici de l'enquête sur les patois de la région lyonnaise, faite autrefois par L. Clédat auprès de correspondants, pour la plupart instituteurs, enquête restée manuscrite. La description de ce manuscrit n'occupe pas moins d'une page et les deux tiers d'une autre, en petits caractères ; aucun autre ouvrage n'occupe une place aussi importante. Nous avons donc l'impression qu'il s'agit là d'un document exceptionnel, qui « vaut le voyage » comme disent

les guides gastronomiques. Or il n'en est rien. On avoue d'ailleurs que « ces matériaux [ont] été obtenus par correspondance et que Clédat [s'est] adressé exclusivement à des personnes instruites (instituteurs, directeurs d'école, élèves à l'École normale, maires, etc.), qui, souvent, n'habitaient plus la localité du patois de laquelle elles témoignaient » — ce qui est une méthode déplorable —, mais on termine de curieuse façon : « ils sont importants et précieux » ! Comment des documents obtenus avec une telle méthode peuvent-ils être importants et précieux ? On nous donne, d'ailleurs, p. 246, un exemple du questionnaire : « Il devait beaucoup d'argent, mais il ne payait jamais rien ; ceux dont je te parle étaient à l'école. Je payais à celui-ci le prix de sa paille, à celui-là celui de son tonneau. » Quel patois peut-on obtenir, en faisant traduire de telles phrases par des « personnes instruites », qui n'habitaient pas la localité de leur patois et qui, de surplus, ignoraient toute espèce de notation phonétique ? On avoue *in fine* que la critique d'Antonin Duraffour était « plutôt négative ». Qui lui donnerait tort ?

2.3.7.2.1. Clair Tisseur n'a pas signé de son nom le *Dictionnaire étymologique*, mais bien de son pseudonyme Nizier du (et non : de) Puitspelu.

Les atlas linguistiques de la France par provinces ne sont pas des dictionnaires, mais leurs index français-patois pourront en tenir lieu. Ils sont donc cités. D'abord ceux qui ont déjà paru, ou commencé de paraître : ceux de la Gascogne, du Lyonnais, du Massif central, de la Champagne, des Pyrénées orientales, aux numéros 3.3.1.16, 2.3.7.1.3, 3.2.7.3.5, 2.2.17.1.2, 3.2.4.4.16. Parmi les atlas en préparation, sont cités ceux du Centre, de la Bretagne-Maine-Anjou, de la Bourgogne, de la Franche-Comté, du Francoprovençal central, aux numéros 2.2.14.1.10, 2.2.5.1.3, 2.2.19.1.9, 2.3.4.1.3. Pour que la liste soit complète il faudrait ajouter ceux de la Picardie, de la Normandie, de l'Ile-de-France, de la Lorraine, du Poitou-Aunis-Saintonge, du Limousin – Basse-Auvergne, de la Provence, et les deux atlas du Languedoc oriental et occidental.

Ces quelques remarques faites en feuilletant ce beau livre n'ont pas entamé profondément ma satisfaction, ni ma reconnaissance envers ses auteurs. Ils nous promettent, p. 12, d'autres bibliographies consacrées aux études phonétiques, morphologiques, syntaxiques et phraséologiques, aux français régionaux, à la littérature patoise. Elles seront les très bienvenues.

P. GARDETTE.

Os estudos de linguística românica na Europa e na América desde 1939 a 1960, organizado por Manuel de PAIVA BOLÉO, Coimbra, Casa do Castelo, 1969, 461.

Toute bibliographie est la bienvenue, et nous sommes reconnaissants à ceux qui nous la procurent. Celle-ci est la deuxième qui paraît comme supplément de la *Revista portuguesa de Filologia*. Elle comporte essentiellement trois parties. D'abord, sous la plume de A. Jorge DIAS l'ébauche (« bosquejo ») d'une histoire de l'ethnographie portugaise (p. 1 à 64) et une chronique des principaux travaux d'ethnographie portugaise métropolitaine de 1939 à 1951 (p. 65 à 136). Ensuite, de Ion POPINCEANU et Teodor ONCIULESCU, *Les études de linguistique*

roumaine de 1939 à 1950 ; travail un peu dépassé, tant d'événements se sont produits depuis 1950 ! Enfin, de Maria José de MOURA SANTOS, *Os estudos de linguística românica em Portugal de 1945 a 1960* ; nous en avons déjà parlé en son temps, voir *RLiR*, t. 30, p. 209.

P. G.

Mélanges de Philologie offerts à Alf Lombard (Études romanes de Lund, XVIII). Gleerup, Lund, 1969, 252 pages.

C'est un juste hommage rendu au maître de Lund par ses collègues et par ses disciples à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire. Il se compose de vingt-quatre articles, que je présente brièvement.

Paul AEBISCHER, *Sur le vers 1776 du Roland d'Oxford*, p. 17-21. Dans ce vers (*Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz dedenz*) *dedenz* pose un problème aux traducteurs ; les arrangeurs des versions rimées ont remplacé *dedenz* par *as chans*. M. A. propose *espan* qui est l'épithète habituelle des Sarrazins. — Andrei AVRAM, *Les diphtongues roumaines iu et iu : quelques données expérimentales*, p. 22-28. Il y a hésitation, à l'audition, sur le caractère ascendant ou descendant de cette diphtongue ; lorsqu'elle est évidemment ascendante il est difficile d'établir si l'élément faible est une voyelle ou une semi-voyelle. Les expériences entreprises par M. A. l'ont amené à conclure que la distinction entre les deux diphtongues est faible. — Werner BAHNER, *Der systematische Ausbau von Wortsippen als Mittel zur Bereicherung der rumänischen Nationalsprache im 19. Jahrhundert*, p. 29-38. — Régis BOYER, *Maurice Fombeure, ou l'ivresse des mots*, p. 39-53. Noter p. 42 une liste de mots empruntés par Fombeure aux dialectes de sa province (Berry, Poitou, Aunis) : *aliser, aigvail, arentelle, arriau...* — Gh. BULGĂR, *La synonymie lexicale et l'histoire de la langue roumaine*, p. 54-59. Les emprunts faits au slave ont amené des synonymes dans la langue roumaine. M. B. pense, d'ailleurs, qu'« il faut admettre l'existence des synonymes, malgré le scepticisme des linguistes » (p. 55). Mais les exemples qu'il donne (accomplir-achever-exécuter, ballot-paquet, capacité-contenance) ne m'ont pas convaincu. — Marcel COHEN, *Sur la reprise en français*, p. 60-65. On observe en français moderne une tendance à la répétition des termes : « Alain et Jacques étaient *copains* en Angleterre, *copains* dans une *rivalité* allègre, *rivalité* devant les filles... » (Armand Lanoux). — Maurice DELBOUILLE, *Tout ou toute aux vers 1251 ss de Floire et Blanchefor ?*, p. 66-76. Il faut lire *toute* « redevance féodale ». — Florica DIMITRESCU, *Quelques aspects de la pseudopréfixation dans la langue roumaine actuelle*, p. 77-82. Les mots composés à l'aide des pseudopréfixes (aero-, auto-, bio-, mini-, maxi-...) sont en nombre croissant dans le roumain. Dans le français aussi. — I. FISCHER et Laura VASSILIU, *Un phénomène de l'histoire du roumain littéraire du XIX^e siècle : la réduction de l'emploi de l'infinif, p. 83-86. — G. GOUGENHEIM, Syntaxe et sémantique, p. 87-90. Quelques faits de syntaxe française liés à des conditions sémantiques : la distinction des personnes et des choses dans l'emploi des pronoms (« Qui est tombé ? », « Qu'est-ce qui est tombé ? » ; l'article substitut du possessif quand il s'agit du corps, des vêtements... (« il se lave les dents », « il l'a pris par le col »)... — G. ISTRATE,*

L'École transylvaine et son rôle dans le développement de la langue roumaine littéraire, p. 91-100. — Félix LECOY, *Pain bourgeois. Pain faitiz. Pain de retrait*, p. 101-107. Ces trois mots, trouvés dans le *Journal d'un bourgeois de Paris* au xv^e s., indiquent trois qualités de pain. Il semble qu'il s'agisse de trois qualités relativement fines, même pour le *pain faitiz*, qui dans ce texte est *a toute sa fleur*. — IVAR LINDQUIST, *Über das Wort Distel (engl. thistle) und ähnliche mit der Bedeutung 'spitzig'*, p. 108-110. — E. LOZOVAN, *Voyageurs nordiques dans les pays roumains*, p. 111-123. — D. MACREA, *Un grand romaniste roumain : Sextil Pușcariu*, p. 124-129. — YAKOV MALKIEL, *Latin pedica, *pensum, und pertica in Hispano-Romance*, p. 130-150. — Alexandru NICULESCU, *Le déplacement régressif de l'accent dans la langue roumaine*, p. 151-163. — M. REGULA, *Wesen, Form und Anwendungsbereich der Apposition*, p. 164-177. — Gerhard ROHLFS, *Tra Sila e Aspromonte, Calabria dialettale*, p. 178-190. Pour illustrer la bipartition de la Calabre entre une Calabre de vieille colonisation latine (la province de Cosenza) et une Calabre méridionale où une vieille grécité s'unit à une latinité plus récente (au sud de Catanzaro), M. R. a relevé les formes diverses que prennent vingt-cinq proverbes populaires dans neuf localités des deux Calabres. — A. ROSETTI, *Sur dr. doină*, p. 191-195. *Dr. doină* « chant, poésie lyrique ou poème épique » a une origine obscure. L'existence d'un *dana* « interjection-refrain à la fin des chants de danse improvisés » en slovaque, celle d'un *daina* de sens peu clair dans des récits populaires slovaques impose pour *dr. doină* une étymologie slovaque. — Leif SLETSJØE, *So malandro, Seu burro, Din idiot !*, p. 196-215. — Gunnar TILANDER, *Moyen anglais gauntycule (écrit gountykule)*, p. 216-219. Ce mot, qui désigne une partie de l'équipement de l'oiseau de chasse, doit être dérivé de *guant*, forme moderne *gant*, les griffes de l'oiseau portant dans les traités de fauconnerie les noms de « doigts », « main ». — KNUD TOGEBY, *Il le faut*, p. 220-226. Lorsqu'un infinitif s'ajoute à *il faut* (« il lui faut travailler »), le sujet de l'infinitif n'est pas le même que celui de *falloir*. Il semble alors que l'infinitif soit le sujet de *il faut*, qui est donc intransitif. Ainsi est résolu pour M. T. le problème de la transitivité ou de l'intransitivité de *il faut*. — Arne ZETTERSTEN, *French loan-words in the Ancrene Riwe and their frequency*, p. 227-250.

P. GARDETTE.

Pierre BEC, *Manuel pratique de philologie romane*, tome I. Collection Connaissance des langues. Paris, Picard, 1970, 558 pages + 11 cartes.

Après le *Manuel pratique d'ancien français* de G. Raynaud de Lage, après le *Manuel pratique de latin médiéval* de Dag Norberg, que j'ai présentés déjà (*RLiR* 28, 460-1 ; 32, 249), voici un troisième manuel, « pratique » lui aussi, et dont le titre précise qu'il s'agit de philologie. En effet la méthode suivie est différente de celle qu'a employée Édouard Bourciez dans ses *Éléments de linguistique romane*, à la suite des comparatistes qui l'ont précédé, et notamment de Meyer-Lübke dans sa *Grammaire des langues romanes*. Ces grands anciens suivaient l'ordre logique des faits phonétiques, morphologiques, syntaxiques, et n'usaient des langues étudiées qu'à titre d'exemples. Leur exposé était précis,

complet ; on trouve dans leurs ouvrages l'état des questions au moment où ils ont été écrits. Mais ce sont là des livres de consultation plus que de lecture suivie, et qui s'adressent davantage aux linguistes confirmés qu'aux grands étudiants, épris des langues romanes. C'est pour ceux-ci, je gage (mais aussi pour leurs maîtres, perpétuels étudiants), que M. Bec a écrit son manuel. Sa méthode, qui est celle de la collection, consiste à prendre quelques textes, à les grouper dans un ordre qui respecte une gradation des difficultés, et à les éclairer d'abondants commentaires, qui révèlent peu à peu au lecteur les principaux traits de la phonétique et de la grammaire. C'est, renouvelée des anciens « Le latin par la joie », « Le grec sans pleurs », une méthode singulièrement attrayante, celle de tous les bons professeurs. J'ai, je l'avoue, goûté bien du plaisir à parcourir ce manuel.

Il comporte quatre parties, chacune présentant un seul texte, mais suffisamment long pour offrir tous les faits importants : l'italo-roman (Jacopone da Todi, *laude* 24, *Como la vita de l'omo è penosa*, p. 15-184), l'espagnol (*Poema de mio Cid*, v. 2383-2542, p. 185-310), le portugais (*A Demanda do Santo Graal*, I, 1-5, p. 311-393), l'occitan classique (Bernard de Ventadour, *Quan vei la laudeta...*, p. 395-462), le catalan (Joanot Martorell, *Tirant lo Blanch*, ch. 230, p. 463-508), enfin le gascon (Pey de Garros, *Les Églogues*, V, v. 28-88, p. 509-554). L'espagnol et le portugais sont groupés sous le titre « Ibéro-roman », l'occitan, le catalan et le gascon sous le titre « Occitano-roman ». Un second tome contiendra essentiellement « les deux langues extrêmes de la Romania », le français et le roumain. Et aussi deux index : l'index des formes, et un index rerum regroupant logiquement tous les faits commentés dans le livre. Grâce à ce second index on pourra avoir une vue assez complète des langues romanes dans leur développement historique et dans leurs diverses structures. Voilà un beau et bon livre, et qui nous manquait.

P. GARDETTE.

Philippe MÉNARD, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age (1150-1250)*. Un vol. in-8°, 802 p. ; tome CV des Publications romanes et françaises, Genève, Droz, 1969.

Nous n'avons pas coutume de rendre compte dans cette revue des ouvrages concernant la littérature médiévale. Mais il faut faire exception pour cette importante thèse, parce que M. Ménard traite, presque tout au long de son livre, des mots qui évoquent ou provoquent le rire ou le sourire. Il le fait dès la première partie, intitulée « La matière », dans laquelle il passe en revue les êtres et les situations qui portent à rire ou à sourire : le monde non chevaleresque (les *vilains*), le monde de l'amour (les *déduits*, le *sorplus*, le *dru* et la *druie*, etc.), les mésaventures, les méprises et les mystifications, l'étrange et le merveilleux (le monde *bestourné*, le *Beau Couard*, etc.). Dans un chapitre préliminaire (« Le rire dans les chansons de geste du XII^e siècle), M. M. avait passé en revue la matière comique dans les plus anciennes chansons de geste, et son vocabulaire : *gab* et *gaber*, *blastengier* et *laidengier*, *s'en sosrive*, *jeter un ris*, *rire durement* ou *douchement*, *rire dessous cape*... Mais c'est surtout la seconde partie, intitulée « La manière », qui intéressera le lexicographe et le stylisticien. Ils trouveront dans

le ch. 1^{er} le vocabulaire de la gaieté, de l'*envoieüre* courtoise, de l'ironie agressive et de la simple plaisanterie. Le ch. 2^e présente « l'auteur dans son œuvre » et traite des épithètes plaisantes (*nice, esbahi, musart, ...*), des mots qui indiquent un sourire furtif de l'auteur (*cuidier, en vain, por noient*), un clin d'œil de connivence (*oez, seigneur ; oiez cum ; ce vos creant ; croire poez...*), une mystification ou une *devinaille*. Les chapitres suivants sont presque entièrement consacrés au style : style pittoresque (onomastique plaisante, comparaisons, métaphores), rhétorique plaisante (hyperbole, métaphores précieuses...). Enfin les deux derniers chapitres, sous le titre de « bienséances du langage » et « tons et langages », traitent des mots crus ou grossiers et, à l'opposé, des apostrophes galantes, du langage de l'humour et de l'ironie. On voit par ces quelques indications, combien ce livre est riche, autant que les romans dont il traite sont riches de rires et de sourires.

P. GARDETTE.

Jakob WÜEST, *Die leis Willelme, Untersuchungen zum ältesten Gesetzbuch in französischer Sprache*, vol. 79 des *Romanica Helvetica*, Berne, Francke, 1969, XI + 133 p.

Les *Lois de Guillaume*, attribuées au Conquérant, datent vraisemblablement du milieu du XII^e siècle. Écrites en anglo-normand, elles ont été convenablement éditées d'abord par J. E. Matzke, puis par F. Libermann. Il restait à écrire une étude d'ensemble, et spécialement de la langue de ce texte. C'est ce qu'a voulu faire M. W. Les chapitres 3, 4 et 5 de son livre traitent de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. On remarquera particulièrement les pages consacrées à la syntaxe, trop souvent négligée dans les éditions d'anciens textes. Cette thèse a été préparée sous la direction de M. Hilty.

P. G.

Ulrich MAUCH, *Geschehen, 'an sich' und Vorgang ohne Urheberbezug im modernen Französisch*, vol. 80 des *Romanica Helvetica*, Berne, Francke, 1969, 117 p.

Ce travail paraît inspiré par l'article que M. Hilty publia en 1959 dans le *Français moderne* : « *Il* » impersonnel. Retrçant l'histoire de ce pronom depuis le XII^e siècle (*S'il plot sur sun furment*, dans le *Bestiaire* de Philippe de Thain) jusqu'à la construction osée de Verlaine *Il pleure dans mon cœur*, il démontrait que cet *il* n'est pas « le grand neutre de la nature », renvoyant à quelque réalité irrationnelle et transcendante, mais bien une forme vide sans signification. M. M. a étendu son champ de recherche à des constructions voisines dans lesquelles on aperçoit une sorte de sujet logique (*il arrive des gens, il lui venait des regrets*), à des constructions passives (*il fut parlé de ton frère*), à *ça* (*ça s'est arrêté*), *on* (*elle rêva qu'on marchait près d'elle*), *ils...* Toutes ces constructions ont ceci de commun de présenter l'action, l'événement sans référence à un sujet, à un auteur. Si l'on compare l'allemand au français, on a l'impression que le français répugne à l'indétermination de ces constructions, tandis que l'allemand les accepte volontiers : *es wird abend, es klingelt*, que le français

traduit par « la nuit tombe », « on sonne ». Peut-être la différence tient-elle à l'absence en français d'un pronom impersonnel, dont *ça* n'est qu'un mauvais substitut.

P. GARDETTE.

Roger BERGER, *Le nécrologe de la Confrérie des Jongleurs et des Bourgeois d'Arras (1194-1361)*. Mémoires de la Commission départementale des Monuments historiques du Pas-de-Calais, tomes XI² et XIII², Arras, 1963 et 1970. Vol. I, *Texte et tables*, 186 pages ; vol. II, *Introduction*, 158 pages + dépliants.

Le nécrologe d'Arras est depuis longtemps connu des médiévistes, qui y ont retrouvé les noms de personnages cités dans les *Congés* de Bodel et de Fastoul, dans le *Jeu de la Feuillée* et les *Vers de la Mort*. Cependant il était demeuré inédit jusqu'à ce jour. Il est vrai que cette liste de noms est parfois bien difficile à interpréter, tant apparaissent étranges les habitudes des clercs de la confrérie.

C'est ainsi qu'ils rejettent volontiers le prénom après le surnom : *Grumelier Robert li*, *Paris Jakeme de*. Ils suppriment la préposition devant le nom d'origine : *Kersoniere Warniers* doit être « Warnier de la Cresonniere ». Ils forment sur les noms d'origine des ethniques tout à fait inattendus : *Courcelois Nicoles* doit être « Nicoles de Courcelles », *le Castelois Tumas*, « Tumas de Castel ». Ils désignent les femmes par le surnom du mari, mis au féminin : *Belle fille feme Jehan* est la femme de *Bel fil Jehan*. Ils latinisent : un clerc traduit par *Blancedo*, *Dulcedo*, *Pinguedo* les « Le Blanc », « Douche » ou « Douchet », « le Cras ». On imagine de quelle patience M. B. a dû s'armer pour décrypter tant de noms difficiles parmi les 11 300 du nécrologe.

Il nous présente son œuvre en deux volumes. Le premier contient le texte du nécrologe, en trois colonnes comme dans le manuscrit, et avec les mêmes tirets en éventail, les croix ou les majuscules qui soulignent l'importance de certains noms. Deux tables facilitent le repérage dans ce labyrinthe : une table alphabétique de tous les prénoms, noms de famille, et titres ; une table des noms de lieux. Le second volume, paru sept ans après le premier, s'intitule (comme il se doit) « Introduction » et contient l'histoire du manuscrit, celle de la confrérie, et deux importants chapitres consacrés l'un à l'onomastique, l'autre au « Bottin mondain » de la littérature arrageoise. L'intérêt du *Nécrologe* pour l'onomastique est évident. Sa date (1194-1361), le nombre des noms qu'il contient en font un trésor au même titre que les rôles de taille de Paris ou les bans de tréfonds de Metz, étudiés par K. Michaëlsson ou H. Jacobson. Aussi M. B. a-t-il étudié, tour à tour, les noms d'origine et les noms de baptême, réservant pour une autre publication l'étude des noms de profession et celle des sobriquets.

Les noms d'origine sont assez clairs par eux-mêmes. M. B. s'est contenté de grouper dans une table (tome I, p. 169-186) tous les noms de lieux qui se trouvent dans ces noms, et de pointer ces localités sur une carte muette, qui fait apparaître comme une constellation autour d'Arras : preuve supplémentaire que ces personnages étaient originaires de la région d'Arras. Il s'est arrêté plus longuement aux noms de baptême (p. 59-100). Il les a présentés dans leur suite alphabétique, en faisant suivre chacun d'eux de l'indication de leurs occurrences

pendant chacune des neuf périodes de quinze années depuis le début jusqu'à la fin du nécrologe : au total 458 noms (262 masculins, 196 féminins) en 9 090 occurrences, 5 224 pour les noms masculins, 3 866 pour les féminins. Il en tire les conclusions suivantes : les hypocoristiques sont relativement rares, désignant 700 personnes seulement sur 9 000, alors qu'à Metz ils servent à dénommer deux individus sur trois ; le nombre des noms de baptême diminue après le milieu du XIII^e siècle, cette diminution résultant soit de la diminution du fonds germanique, soit de l'abandon des noms uniques ; tandis que peu à peu disparaissent ou déclinent les *Alent*, *Berte*, *Ermangart*, *Hue*, *Wautier* ou *Mahaut*, d'autres tels que *Jehan*, *Margerite*, *Marvoie*, renforcent une position déjà privilégiée, et *Jehane* connaît une vogue toute nouvelle ; l'anthroponymie arrageoise est très semblable à celle d'Amiens, toutes deux ressemblent à celle de Paris ; on voit se dessiner ainsi les contours d'une anthroponymie régionale et l'onomastique des pays de langue d'oïl s'opposer à celle du monde méditerranéen. Même si cette dernière conclusion peut paraître prématurée, nous devons remercier M. Berger de l'importante contribution qu'il vient d'apporter aux études d'anthroponymie française, trop souvent négligées.

P. GARDETTE.

Angelico PRATI, *Etimologie venete*, a cura di Gianfranco FOLENA e Giambattista PELLEGRINI. Istituto per la Collaborazionz culturale, Venezia-Roma, 1968. Un vol. relié, 24 × 17 cm, LIX + 211 pages.

Ce dictionnaire étymologique des parlars de la Vénétie, si luxueusement présenté grâce à la Fondation Giorgio Cini, est la dernière œuvre d'Angelico Prati. G. Folena, dans sa préface (VII-XI) en rappelle l'histoire : comment il avait suggéré à son vieil ami de réunir en un volume les étymologies vénitiennes dispersées dans diverses revues, l'acceptation enthousiaste de Prati, l'achèvement de l'ouvrage au cœur de l'été 1960, la mort de Prati peu de temps après. Il rappelle aussi l'homme que fut Angelico Prati, ainsi prénommé par son père, peintre, en souvenir de l'Angelico : homme d'un terroir, par sa naissance dans un village de Valsugana, dont il garda toute sa vie la nostalgie ; autodidacte, malgré un passage, trop bref, à Fribourg, où il fut l'élève de Karl von Ettmayer ; solitaire, un peu sauvage, malgré tant de chaudes amitiés parmi les Romanistes ; surtout, passionné de recherches sur les noms de lieux et les patois de sa province, auxquelles il consacra toute sa vie. — Dans les pages qui suivent (XII-XLII), G. B. Pellegrini présente une bibliographie modèle des écrits de Prati : elle contient la liste des mots étudiés dans chacun des articles étymologiques, et un précieux index alphabétique de tous ces mots. — Vient alors le dictionnaire proprement dit qu'Angelico Prati avait intitulé modestement « *Etimologie venete* », trop conscient des lacunes qui subsistent toujours dans un ouvrage de ce genre. Les spécialistes diront, mieux que moi, l'intérêt scientifique de ce livre. J'ai voulu surtout saluer la mémoire de celui qui a été un collaborateur de notre Revue.

P. GARDETTE.

Klaus Dieter SCHNEIDER, *Die Mundart von Ramosch (Kt. Graubünden, Schweiz)*, Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Grades eines Doktors der Philosophie der Philosophischen Fakultät der Freien Universität Berlin, Berlin, 1968, 246 pages.

En dépit de son titre — ou de son absence de sous-titre — le travail de M. K. D. Schneider appartient à un genre de monographie dialectale assez différent de celui qu'ont illustré par exemple en France Pierre Nauton (*Le patois de Saugues*) ou Gertrud Aub-Büscher (*Le parler rural de Ranrupt*). Ici point de présentation du lexique pour lui-même, pas d'étude morphologique, pas la moindre description phonétique synchronique¹, à plus forte raison ni échantillon de « littérature orale » ni développements ethnographiques. Les considérations historiques et géographiques sont réduites au minimum.

Il s'agit d'une étude de pure phonétique historique, consistant à présenter « l'ensemble des changements phonétiques par lesquels une certaine « langue d'arrivée »² s'est développée à partir d'une « langue de départ »² connue ». Ramosch, une des dernières localités de la Basse-Engadine quand on descend le cours de l'Inn, a été choisi, d'une part parce qu'il figure dans l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale*, de Jaberg et Jud (point 9) et que la présente thèse prend place dans une série de monographies de parlers de l'*AIS* élaborées sous la direction de feu le professeur Reichenkron, d'autre part à cause de la proximité immédiate de la commune de Sent, dont le patois, qui ne diffère de celui de Ramosch que par d'infimes particularités phonétiques (p. 214, § 9 et 10), fut l'objet de la première monographie consacrée à un parler rhétoroman, *Le parler de Sent*, de Gaspard Pult, Lausanne, 1897. D'où l'intérêt des remises en question de résultats vieux de 70 ans, à la lumière de tout ce qui a paru d'important entre-temps — *AIS*, *REW*, *FEW*, etc. —, y compris le *CLG* de F. de Saussure.

M. S. a donc pris pour matériel de base les données de l'*AIS*, fruit de l'enquête menée en 1919 par P. Scheuermeier, et ce qui est paru du *Dicziunari Rumantsch Grischun (DRG)*. Il a complété et contrôlé ce matériel imprimé par ses enquêtes personnelles auprès de deux citoyens de Ramosch. La transcription est celle de l'*AIS*, simplifiée et améliorée, notamment par l'emploi de *č* et *ǰ* au lieu de *č* et *ǰ* pour les affriquées prépalatales.

L'étude phonétique est exhaustive et menée avec une extrême rigueur de méthode. Chaque changement est illustré par une riche série d'exemples qui permettent au profane de se faire déjà quelque idée du « vocabulaire de base » de l'engadinois. Pour les phénomènes les plus typiques du rhétoroman, en particulier pour la palatalisation de K et G devant A (§ 100), des comparaisons systématiques avec les parlers des trois groupes linguistiques des Grisons (sursilvain, grison central, engadinois-vallée de Münster) sont établies sous forme de tableaux. Chaque exemple est traduit, parfois glosé avec un grand scrupule de

1. Ainsi pages 26-27 l'auteur regrette de n'avoir pu dans sa transcription distinguer *α* de *ə*, sans rien nous dire de la nature de ces deux sons.

2. En français dans le texte.

précision sémantique (par exemple page 54 : SULCU > súalč 'Endfurche am Hangacker, wo Erde abgegraben und den Hang hinaufgeschafft wird') et suivi de sa référence à l'*AIS*, au *DRG*, ou à l'un ou l'autre des témoins de 1967. L'auteur ne s'interdit pas à l'occasion la discussion étymologique (par exemple § 12 ráwš, 'aulne de montagne' d'après l'*AIS*, 'sorte de rhododendron' pour le témoin R., ne vient donc pas de *DRAUSA*, mais représente le tyrolien Rausch) ou, en bon disciple de E. Coseriu, de suggestifs aperçus de sémantique diachronique structurale (§ 35, à propos de *TEMPU* et *AURA*, les avatars de l'opposition lexicale 'Zeit' et 'Wetter').

Un chapitre final, consacré à la situation et à l'originalité du parler de Ramosch à l'intérieur de la Romania, nous fait parcourir successivement les cercles concentriques de l'Alpenromanisch (ou rhétoroman), du Bündnerromanisch, de l'engadinois, du bas-engadinois, puis précise en détail la fragmentation phonétique de la Basse-Engadine avec ses appendices du Samnauntal et du Münstertal. Un index d'environ 1 500 étymons termine l'ouvrage. Pour les lecteurs non spécialistes du rhétoroman, et peut-être aussi pour les spécialistes eux-mêmes, une récapitulation en quelques pages du contenu si riche de cette solide étude, ainsi qu'une ou plusieurs cartes, n'auraient pas été inutiles.

Michel THOM.

M. JEAN-BRUNHES DELAMARRE, *Géographie et ethnologie de l'attelage au joug en France du XVII^e siècle à nos jours*. Uherské Hradiste, 1969. 116 pages abondamment illustrées + notes relatives aux cartes, figures et planches.

Publié sous les auspices de la Société ethnologique de l'Académie tchécoslovaque des Sciences et du musée de Slovaquie moravienne, ce volume est le premier d'une publication d'ensemble sur « L'attelage des bœufs en Europe ».

Dans une introduction de six pages, l'auteur situe « historiquement » le joug et annonce le plan de son étude. L'ouvrage se compose de deux parties : la première est consacrée à l'étude des deux principaux types de jougs en France (les jougs de cornes et les jougs de garrot), leur répartition et leurs traits caractéristiques. M^{me} Brunhes Delamarre nous apprend que le joug de garrot, dont l'usage est moins étendu, se trouve, ou du moins subsiste, dans les régions de la France méridionale. L'adjonction d'un collier au joug de garrot est devenue courante à partir du XIX^e ou du début du XX^e siècle. Le joug de cornes peut être soit un joug de nuque, soit un joug de front ; il offre un intérêt certain pour l'étude sociologique comme élément décoratif par ses dessins, ses inscriptions. L'association joug de cornes-joug de garrot est possible. La deuxième partie est une étude régionale du joug et une esquisse de terminologie de ses différents éléments. Elle s'achève sur une petite étude des causes économiques et historiques de diverses réintroductions temporaires du bœuf de trait dans des régions où il avait disparu. L'étude de M^{me} Brunhes Delamarre s'achève sur une conclusion consacrée à la transformation et à la disparition du joug.

Excellent ouvrage d'initiation à un chapitre important des techniques agricoles, il est à regretter que ce livre ne soit pas diffusé en France. Son impression

à l'étranger explique qu'on y trouve des fautes assez nombreuses : mots sautés, lettres interverties (*accure* pour *accrue* p. 10, *misa* pour *mais* p. 32...) ou sautées.

B. HORIOT.

Noam CHOMSKY and Morris HALLE, *The Sound Pattern of English*. Harper and Row, Publishers. New York, Evanston, and London, 1968. XIV + 470 pages.

Ce gros livre est l'œuvre de deux linguistes américains. Les auteurs n'ayant pas jugé bon de nous dire la part qui revient à chacun, nous ferons comme si le détail n'avait pas d'importance, et nous tiendrons cet ouvrage pour le dernier état de la pensée, au demeurant assez évolutive, de la nouvelle école linguistique américaine.

On s'est mis depuis peu à traduire Chomsky en français. *Le Monde* lui a consacré une double page (25 octobre 1969) et *Le Nouvel Observateur* (30 juin 1969) un article mi-figue, mi-raisin, mais très bien informé, de Georges Mounin. Partant, il n'y a pas à revenir sur le fait que Chomsky doit se lire dans son contexte américain, qui est celui de l'ère post-bloomfieldienne. Son maître Zellig S. Harris, réagissant déjà contre l'excès behavioriste, contre ce « mécanique plaqué sur du vivant », avait montré qu'il y a plus de rapports entre « Pierre bat Paul » et « Paul est battu par Pierre » qu'entre « Joseph travaille l'anglais » et « Joseph travaille le dimanche ». Autrement dit, qu'en dessous de la *structure superficielle* il y a une *structure profonde*, et qu'il faut recourir pour y voir clair, à la technique de la *transformation*. La machine à traduire était bloquée.

Chomsky est philosophe autant que linguiste. Il aime à passer de l'ontique à l'ontologique. A partir de l'idée de structure profonde il a pensé qu'on pouvait faire une *Grammaire Universelle*. Elle doit bien exister déjà quelque part si l'on peut traduire de l'une dans l'autre des langues dont les structures superficielles n'ont presque rien de commun ! Dans ce livre pourtant nous restons près, relativement, de la surface, et c'est heureux car la lecture en est difficile. Une algèbre, fût-elle élégante comme celle de Chomsky-Halle, risque bien d'arrêter en cours de route ceux qui n'ont pas le goût, ou le sens, des formules. Qu'ils essaient tout de même de poursuivre ; le jeu vaut la chandelle ! Si malgré tout ils ne pouvaient, qu'ils se rassurent car les auteurs ont pensé aussi à eux :

« Nous avons essayé dans la première partie de présenter en langage ordinaire et les conclusions principales par nous atteintes, et les données qui supportent celles-ci. De la sorte le lecteur qui ne s'intéresse qu'au général pourra, s'il le désire, ne pas lire la suite. » (Préface.)

On s'attend bien, lisant ces lignes tout au début, à lire aussi entre les lignes du texte, sinon des traces d'humour, du moins des marques d'humilité, qui est la vertu du vrai savant. Ces marques, nous les verrons bientôt, mais on nous assure d'entrée de jeu que nous n'avons affaire qu'à un exposé provisoire — « interim report » !...

L'objet de ce « report » — on l'a deviné dès le titre — est uniquement phonologique. La façon dont il est traité prouverait au surplus, s'il en était besoin,

que Chomsky n'est pas un faiseur de systèmes en l'air. Sans être statistique à proprement parler — il n'y a pas de dénombrement — cette étude sur les sons de l'anglais, leurs combinaisons et leurs variations, repose sur de nombreux exemples, choisis sans doute, mais non sollicités. On part toujours de la prononciation spontanée d'un locuteur indigène, de celui qui a « compétence ». On a tôt fait de remarquer que pour celui-ci il y a des constantes, que si *telegraph* se prononce avec le temps fort sur la première syllabe et un secondaire sur la troisième, ces deux syllabes intervertissent leurs accents dans *telegraphic* et que, dans *telegraphy*, c'est la seconde, atone jusqu'à présent, qui devient la tonique. Les choses se passeront de même pour la série *photograph*... et l'on peut être sûr qu'aucun locuteur anglais n'éprouverait d'hésitation en face de celle-ci que nous forgeons pour les besoins de la cause : *potophil*, *potophilic*, et *potophily*. Dieu sait pourtant si l'accentuation anglaise est « capricieuse » !

Une bonne grammaire devrait ignorer tout caprice. Voyons à l'œuvre nos auteurs. Soit les couples :

torment	torrent
convict	verdict
export	effort
progress	tigress

Chacun de ces substantifs est accentué sur la première, mais alors que ceux de la première colonne conservent aussi le timbre de leur finale, ceux de la seconde n'ont plus en cette position qu'une voyelle « muette » du type schwa. Or il se trouve qu'aux noms de la première colonne correspondent des verbes tout pareils, mais avec l'accent sur la finale, alors qu'à ceux de la seconde rien de pareil ne correspond. Ne serait-ce pas que l'accent du verbe protège en quelque sorte la syllabe non tonique du substantif ? On voit le jeu, qui est passionnant, pour peu qu'on ait l'âme linguistique.

Mais tout cela, nous le disions plus haut, est proposé avec le minimum d'outrage. On pourrait ajouter aussi : avec le minimum de fausse honte. Sans se cacher le moins du monde nos enquêteurs travaillent sur une variété américaine — la leur — d'anglais, qui est celle aussi de Kenyon-Knott, d'où les réserves un peu chagrines du « reviewer » anonyme qui écrivait dans le *T. L. S.* du 27 mars 1969. Ils avouent de bonne grâce que certains traits, compte tenu des « règles » par eux découvertes, « ne sont pas entièrement prévisibles », et même qu'il reste des exceptions inexplicables. An interim report...

Il y a infiniment plus de choses dans ce livre que nous ne saurions dire dans ce papier. Un coup d'œil jeté sur la Table des Matières va nous le montrer :

« Première Partie. Généralités. (1) le cadre, (2) une esquisse de la phonologie anglaise et de la théorie phonologique.

« Deuxième Partie. La phonologie anglaise. (3) Le cycle transformationnel en phonologie anglaise, (4) phonologie au niveau du mot, (5) sommaire des règles.

« Troisième Partie. Histoire. (6) l'évolution du système vocalique moderne de l'anglais.

« Quatrième Partie. Théorie phonologique. (7) le cadre phonétique, (8) prin-

cipes de phonologie, (9) Épilogue et Prologue. Le contenu intrinsèque des traits caractéristiques. »

L'ouvrage, comme on voit, n'a guère de conclusion, puisque le dernier chapitre est à la fois un « épilogue » et un « prologue ». Nous avons donc affaire simplement à une de ces « publications » que les chercheurs américains sont tenus moralement, et quelquefois physiquement, de faire à intervalle rapproché. C'est souvent irritant pour l'amateur de thèses à dénouement bien cuit. Mais cette pratique a son côté séduisant quand l'auteur est aussi un savant consciencieux. Nous avouons, quant à nous, que c'est ce côté qui nous frappe dans un livre où on peut lire :

« la théorie phonologique que nous proposons exigera sans aucun doute une révision substantielle au cours des recherches ultérieures... »

« Nous ne voyons pas pourquoi nous renoncerions à des règles d'une grande généralité sous le prétexte qu'elles ne sont pas plus générales encore. »

Un débat est ouvert, et Chomsky-Halle est persuadé que

« seule une formulation explicite et précise peut amener à découvrir ses graves insuffisances, et permettre d'y apporter les rectifications indispensables. »

La parole est maintenant à qui voudra la prendre !

Marius PERRIN.

Romanische Paralleltexte, éd. par Kurt BALDINGER. Niemeyer, Tübingen. Vol. 1 : Klaus HEGER, *Die Bibel in der Romania, Matthäus 6, 5-13* ; vol. 2 : Curt J. WITTLIN : *Titus Livius, Ab urbe condita I, 1-9*.

C'est avec beaucoup d'intérêt et de plaisir qu'on a appris la sortie de cette nouvelle série « Romanische Paralleltexte », dont le but est surtout pédagogique. Il est vrai qu'il n'existait pas encore une série de textes synoptiques facilitant la comparaison des structures linguistiques des langues romanes, tout en permettant d'entrer dans leurs univers culturels. Ceux d'entre nous qui font de tels exercices avec les étudiants, éprouvent de grandes difficultés à trouver toutes les traductions d'un original. La nouvelle série, donc, comble parfaitement cette lacune. Le premier volume, dédié à la Bible et plus précisément au « Notre Père » comporte à côté des textes en latin et grec 43 traductions dans toutes les langues romanes et même dans quelques créoles. Dans le deuxième volume sont présentées des traductions médiévales de Tite-Live, Histoire romaine.

Le programme prévu est très prometteur (aussi des textes non littéraires) et le prix fixé est très modeste.

Dieter MESSNER.

Nous avons encore reçu :

Sigrid TROST, *Die Persönlichkeit im Umschwung der politischen Macht nach Balzacs Comédie Humaine*, Berne, 1969, 348 pages.

Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki, XXXIV, Auvo KURVINEN, *The Siege of Jerusalem in Prose*, Helsinki, 1969, 164 pages.

Hector CIOCCHINI, *Los trabajos de Anfión*, Cuadernos del Sur, Universidad nacional del Sur, sans date, 120 pages.

El sueño y su representación en el barroco español, Estudios reunidos y presentados por Dinko CVITANOVIC, Cuadernos del Sur, Bahía Blanca, 1969, 188 pages.

Maurice MOLHO, *Linguistiques et langage*, Éditions Ducros, Bordeaux, 1969, 17 × 11 cm, 159 pages.

Maurice MOLHO, *Sémantique et poétique, à propos des Solitudes de Gongora*, Éditions Ducros, Bordeaux, 1969, 17 × 11 cm, 85 pages.

G. de HUMBOLDT, *De l'origine des formes grammaticales*, suivi de *Lettre à M. Abel Rémusat*, Éditions Ducros, Bordeaux, 1969, 17 × 11 cm, 155 pages.

Peter BÜRGISSER, *La double Illusion de l'Or et de l'Amour chez Villiers de l'Isle-Adam*, Herbert Lang, Berne, 1969, 121 pages.

Gilbert DELLEY, *L'Assomption de la Nature dans la Lyrique française de l'Age baroque*, Herbert Lang, Berne, 1969, 430 pages.